

## In memoriam

### PETRE ȘERBAN NĂSTUREL (1<sup>er</sup> avril 1923 – 18 janvier 2012)

Le 12 janvier 2012, s'éteignait à Paris, où il avait vu le jour le 1er avril 1923, Petre Șerban Năsturel, membre honoraire de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine. Descendant d'une ancienne famille roumaine, fils d'un père entiché d'histoire, il devait sa première formation intellectuelle à la patrie de sa mère, la France dont il recouvra la citoyenneté après son refuge en Occident. Accompagnant son père, de retour en Roumanie avec toute sa famille au commencement des années 1940, il se mit à étudier à fond la langue de ses ancêtres dans les textes de l'ancienne littérature roumaine laïque et ecclésiastique, ce qui donna à l'époque une charmante tournure archaïque à son parler, abondant par ailleurs en gallicismes. Possédant finalement à merveille les deux langues, il deviendra un éminent traducteur du roumain en français, aptitude qui l'aida à gagner sa vie dans les moments difficiles qui ne lui firent pas défaut. Entre 1944 et 1946, Petre Șerban Năsturel a fait ses études universitaires à Bucarest, suivant les cours de la Faculté de Lettres et Philosophie et de l'École des Archives de l'État. Ayant reçu une solide formation classique de helléniste et de latiniste, apprenant le slave ancien, il allait devenir un distingué philologue et historien, expert en études médiévales, byzantines et balkaniques, excellent spécialiste par surcroît en paléographie et épigraphie grecque. Chargé de conférences à l'École des Archives (1948–1950) et chargé de recherches à l'Institut d'Histoire et Philosophie de l'Académie de la République Populaire Roumaine (1948–1952), il fut mis en disponibilité pour des raisons idéologiques par ses employeurs, profondément engagés dans la lutte de classe aux années de la Grande Terreur stalinienne. Il réussit à devenir collaborateur de la Commission des Monuments Historiques (1953–1957, 1959–1964) et du Musée Historique de Bucarest (1957–1959), institutions à caractère moins idéologique, où il s'initia à l'étude systématique du patrimoine architectural et artistique national. Il aimait témoigner de sa reconnaissance envers ses illustres maîtres, tels Nicolae Bănescu, Vasile Grecu, Dionisie M. Pippidi, Georges Brătianu, Victor Papacostea, Mihai Berza, Alexandru Elian, Aurelian Sacerdoțeanu, Maria Holban, Damian Bogdan, Emil Vârtosu. Il avait été aussi un très proche disciple et collaborateur scientifique du R.P. Vitalien Laurent, membre honoraire de l'Académie Roumaine, Directeur de l'Institut Français d'Études Byzantines des Pères Assomptionnistes, établis à Bucarest en 1937, mais expulsés du pays par les communistes à la fin de 1947. Au moment de la dissolution de l'Institut, Petre Șerban Năsturel contribua à ses risques et périls au sauvetage de la fameuse bibliothèque des Pères Assomptionnistes, laquelle fut transférée discrètement à l'abri de la nuit, par-dessus le mur séparant

Rev. Études Sud-Est Europ., L, 1–4, p. 409–411, Bucarest, 2012

les jardins des deux immeubles, dans celui de l'Ambassade de France. En 1949, il soutint à Iassy la thèse de doctorat intitulée *Contributions à l'histoire des relations byzantino-roumaines*, qui ne lui a pourtant pas apporté les bénéfices du titre académique doctoral, bientôt aboli. Il dut franchir les autres nombreux obstacles dont le régime communiste s'efforçait d'entraver la carrière des gens attachés aux valeurs de la civilisation européenne et de la tradition nationale, il dut faire face aux chicanes qu'il leur cherchait, il dut endurer des humiliations et éprouver les troubles d'un certain dédoublement de la personnalité, typique des régimes prétendus socialistes. Chargé de recherches à l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie Roumaine depuis 1964, il se réfugia en 1970 dans le monde libre, trouvant tout d'abord asile à Athènes, pour se rendre ensuite à Paris. Il fut chargé de cours de diplomatie byzantine à l'Université Paris-IV (1975–1988) et passa en Sorbonne un second doctorat en byzantinologie (1979). Il fut lié d'amitié avec beaucoup de byzantinistes et balkanologues européens, en premier lieu avec Jean Gouillard et Léandre Vranoussis, auxquels s'ajoutaient pas mal de Roumains, tels que Paul Cernovodeanu, Șerban Papacostea, Petre Diaconu, Andrei Pippidi, Matei Cazacu et, parmi les plus jeunes, Dan Ioan Mureșan.

Croyant à la vérité et passionné de sa recherche, animé par un patriotisme authentique, Petre Șerban Năsturel se fit un devoir de tirer au clair des aspects peu connus de l'histoire des Roumains, à base de sources sûres, soit inédites, soit méconnues ou mal interprétées avant lui. Particulièrement actif et travailleur, Petre Șerban Năsturel a publié, outre ses quelques livres et ses dizaines de comptes-rendus, à peu près deux centaines d'études, articles et notes, d'une extrême variété. Aucun domaine du Moyen-Age roumain et balkanique n'échappa à sa curiosité scientifique. Mais ce sont surtout l'Empire et l'Église byzantine et leurs rapports avec les Roumains qui ont retenu son intérêt. Il consacra sa seconde thèse de doctorat, soutenue en 1979 en Sorbonne, aux relations des Pays Roumains avec le Mont Athos. Titré *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle à 1654*, publié en 1986 à Rome, cet ouvrage est le meilleur dont on dispose à ce sujet. Petre Șerban Năsturel fit partie aussi, à côté de Tomislav Iovanović et Radu Păun, de l'équipe coordonnée par Boško Bojović qui publia récemment *Chilandar et les Pays Roumains (XV<sup>e</sup>–XVII<sup>e</sup> siècles). Les actes des princes roumains des archives de Chilandar (Mont Athos)*, Paris, 2010. Fasciné parce qu'il croyait être l'avatar roumain de l'idée impériale byzantine, il formula à plusieurs reprises des hypothèses incitatives, quoique plutôt hardies à ce sujet. Également vif était son intérêt pour l'histoire de la romanité balkanique qui le faisait se pencher sur le sort des différentes branches de la population «vlaque», en premier lieu des Roumains de l'espace byzantin et bulgare. Il avait rassemblé dans le volume *Înșiruire istorice*, Aalborg-Danemark, 2000, 336 p., nombre de ses études éparpillées en différentes revues.

L'homme était d'une parfaite civilité et d'une affabilité touchante. Sincèrement attaché à ses collègues, qui n'étaient pas toujours ses amis, il aimait

leur accorder, sans jamais perdre son sourire, sans jamais épargner sa peine, son généreux appui professionnel. Aux jeunes byzantinistes en formation de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes, il s'est fait un devoir d'enseigner l'épigraphie et la paléographie grecque. Sa bibliothèque particulièrement riche était accessible à tous. Il aimait la critique, les controverses scientifiques et la polémique savante, les pratiquant cependant sans aucune malveillance, avec esprit et élégance, par pur soif de la vérité. Incapable de haïr ses semblables, même ceux qui lui avait fait du mal, il méprisait et dénonçait en revanche impitoyablement l'imposture, la ruse et le mensonge. Malgré les nombreuses déceptions qu'il a du subir pendant la vie, il avait gardé quelque chose d'enfantin dans sa personnalité, une certaine innocence, alliée paradoxalement à son esprit critique toujours vif. Si l'on tourne les nombreuses pages des volumes qu'on lui a dédiés à l'occasion de ses dernières anniversaries, dans cette dernière décennie, on dirait qu'il a été aimé et respecté par tous ses confrères.

Que Dieu ait son âme en paix!

*Nicolae-Șerban Tanașoca*